

Brève introduction à l'œuvre de Jean Laplanche.

Dominique Scarfone

Jean Laplanche est mort le 6 mai 2012, à la veille d'atteindre ses 88 ans. Son nom est certainement familier à un grand nombre de psychanalystes à travers le monde qui ont bien dû, un jour ou l'autre, consulter l'indispensable *Vocabulaire de la psychanalyse* rédigé en collaboration avec J.-B. Pontalis et traduit en de nombreuses langues. L'ouvrage comporte non seulement les définitions les plus fiables des principaux concepts psychanalytiques, mais aussi, et peut-être surtout, un parcours complet des sources freudiennes ainsi qu'un examen critique des concepts, de leur évolution, de leur place dans le corpus d'ensemble. La capacité de cet ouvrage de rendre compte de manière claire et rigoureuse de la pensée de Freud ne devrait cependant pas nous faire négliger l'autre facette des travaux de Laplanche, sa "fidèle infidélité" à Freud, comme il aimait dire. En effet, la très profonde connaissance de l'œuvre du fondateur a servi à Laplanche de plate-forme de travail à partir de laquelle exercer une critique sans compromis autant qu'admiration de la pensée de Sigmund Freud. Laplanche a souvent précisé qu'il n'était pas un "freudologue" et que son but n'a jamais consisté à mettre l'homme-Freud sur un quelconque divan. Le seul Freud qui l'intéressait c'est celui de l'œuvre écrite, œuvre que Laplanche s'est donné pour mission de mettre à l'épreuve en y faisant, comme il disait, "passer le couteau" ou "le pic" pour vérifier la solidité de l'édifice freudien. Lorsque cet édifice s'est avéré chancelant par endroits, Laplanche a entrepris de le consolider en travaillant "en sous-œuvre", c'est-à-dire non pas en démolissant tout pour proposer une "nouvelle psychanalyse", mais en reprenant patiemment la recherche, soulevant pour ainsi dire l'édifice freudien afin de lui donner des fondations plus solides.

Laplanche ne cherchait donc pas à se démarquer de Freud à tout prix. Au contraire, il vouait à l'inventeur de la psychanalyse une profonde admiration, notamment pour ce qu'il nommait l'*exigence* freudienne, c'est-à-dire la poursuite inlassable par Freud de son objet de recherche, de cet inconscient qui, bien qu'impossible à jamais vraiment atteindre, a néanmoins incité le Viennois à le traquer tout au long de sa vie, quitte à parfois se "fourvoyer", pensait Laplanche. Les "fourvoiements" freudiens, Laplanche s'en servira comme indices de la nécessité de reprendre le travail de pensée à nouveaux frais, avec une grande confiance que, vu sa fidélité à son objet, Freud ne se fourvoyait pas sans quelque raison; raison qu'il s'agissait d'identifier pour, à partir de là, remettre Freud au travail.

Après une solide formation philosophique sous la direction de trois grands penseurs (Jean Hippolyte, Gaston Bachelard et Maurice Merleau-Ponty), Laplanche entreprend, au tournant des années 1950, une analyse avec Lacan. Celui-ci lui conseille d'entreprendre des études médicales,

ce qu'il fait, en les complétant avec une thèse sur le poète schizophrène Hölderlin (Laplanche, 1961). Il participe au séminaire de Lacan et commence, avec Pontalis, à traduire en français plusieurs textes de Freud. Entre temps, la crise institutionnelle créée autour de la pratique analytique de Lacan amènera Laplanche ainsi que plusieurs autres à se séparer de lui au début des années 1960. Laplanche et Pontalis (1985) résument le principal motif de cette rupture lorsqu'ils racontent s'être rendu compte que le "retour à Freud" était en fait un billet "sans retour" vers Lacan. Le retour à Freud, les deux collègues le feront quand même, mais d'une tout autre manière. À l'instigation de Daniel Lagache, ils travailleront pendant plusieurs années au *Vocabulaire de la psychanalyse* qui paraîtra en 1967. Ce travail, joint à la traduction des textes freudiens, aura donné à Laplanche une connaissance intime et profonde de *tout* l'œuvre psychanalytique freudien. L'ayant parcouru en tout sens, Laplanche peut en apprécier les équilibres et les ruptures, les avancées et les impasses, à partir de quoi, comme on le verra, il pourra opérer une critique des plus efficaces de Freud.

Dans ce qui suit, il ne saurait pour moi être question de rendre compte de manière exhaustive de l'œuvre de Laplanche. La richesse de sa pensée et les multiples facettes de son savoir ainsi que la finesse la rigueur de sa méthode ne peuvent évidemment être appréciés correctement que par la lecture des textes originaux. Je propose ici seulement un certain parcours, nécessairement bref, espérant parvenir à susciter l'intérêt des lecteurs qui iront ensuite voir par eux-mêmes.

Une œuvre tripartite

Jean Laplanche aura marqué la psychanalyse par au moins trois apports majeurs, fortement solidaires entre eux : il élabore d'une part une méthode rigoureuse pour la lecture critique de l'œuvre de Freud; deuxièmement, il dégage ce faisant le rôle central de la *traduction*, non seulement pour l'exploration et la traduction effective en français de l'œuvre de Freud, mais aussi en tant que mécanisme fondamental dans le processus de différenciation psychique ; fort de ces deux premiers acquis Laplanche proposera finalement, avec la théorie de la séduction généralisée, de *refonder* sur des bases nouvelles l'ensemble du domaine psychanalytique.

Il est fort probable que c'est au cours du minutieux travail de recherche nécessaire à la production du *Vocabulaire* que Laplanche aura développé une méthode de recherche originale en rapport avec les écrits de Freud. Ce parcours complet de l'œuvre fondatrice ne pouvait en effet se faire sans tenir compte de ce que la psychanalyse elle-même enseigne à propos de tout "discours officiel" et de ses soubassements. En effet, des psychanalystes ne peuvent pas lire innocemment un texte psychanalytique, fût-il de Freud. Laplanche entreprendra donc de tourner la méthode freudienne vers l'œuvre même de son concepteur. Mais pour cela, il lui faudra

adapter la méthode psychanalytique pour l'appliquer, *mutatis mutandis*, non à l'homme mais au texte. Laplanche (1968) expose cette méthode dans un texte que l'on peut considérer comme programmatique et intitulé "Interpréter [avec] Freud". Le mot "avec" entre crochets suggère qu'il faut "interpréter Freud avec Freud". Cette mise entre crochets, qui nous oblige à lire le titre deux fois pour comprendre ce qu'elle veut dire, est bien la marque du travail qu'il s'est agi pour Laplanche d'accomplir: toujours y regarder à au moins deux fois pour déceler, même dans les textes les plus familiers, le détail, la contradiction passée inaperçue, les repentirs de Freud survenus à quelques lignes, paragraphes ou années de distance, et considérer ces "accidents" comme les équivalents textuels des lapsus et actes manqués repérés durant une séance d'analyse. À partir de là procéder patiemment, ne pas se précipiter sur l'interprétation, mais faire des recoupements, des comparaisons, des mises en contraste. Ces éléments singuliers une fois repérés, ils seront utilisés comme des indices marquant les lieux où il s'agit de "creuser" pour déterrer des problèmes peut-être plus importants, ou des pistes de solution jusque-là inaperçues.

Déjà pendant le travail de production du *Vocabulaire*, Laplanche et Pontalis (1964) ont pu dégager de leur lecture de Freud le concept de *fantasmes originaires*, exposer la théorie implicite du fantasme en général et cerner son rôle dans l'évolution de la pensée de Freud. Ce fut en même temps l'occasion d'en faire une critique lumineuse. Le *Vocabulaire* lui-même comportera par ailleurs de véritables découvertes, et notamment le concept d'*étayage* (*Anlehnung*), qui n'avait pas été souligné jusqu'alors et que Freud lui-même n'avait pas thématiqué malgré la présence indiscutable de ce concept désormais impossible à rater (Freud, 1905).

Vie et mort en psychanalyse

Comme j'ai eu l'occasion de le suggérer (Scarfone, 1997) on peut dire que la recherche de Laplanche procède par une succession d'étalements de la théorie Freudienne — comparables à une écoute avec une attention en égal suspens — suivis de condensations ou resserrements au cours desquels Laplanche fait en quelque sorte sa mise au point, tire ses conclusions personnelles, quitte à étaler de nouveau ces conclusions par l'ouverture d'un nouveau cycle de travail. Ainsi, la suite des *Problématiques* (1980-1992) rend compte des nombreuses années de recherche et d'enseignement de Laplanche dans le cadre de l'Université Paris VII et aboutit à l'important ouvrage *Nouveaux fondements pour la psychanalyse* (1987). De même, auparavant, la longue recherche en vue de la rédaction du *Vocabulaire*, sorte d'étalement de tous les textes freudiens, s'était, quelques années plus tard, resserrée autour d'un important ouvrage personnel de Laplanche seul, *Vie et mort en psychanalyse* (1970). Dans tous ces ouvrages, on voit Laplanche appliquer la méthode exposée dans son article de 1968, "Interpréter [avec] Freud".

Dans *Vie et mort en psychanalyse* sont examinés de près les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, le *Projet de psychologie scientifique*, *Au-delà du principe de plaisir* et d'autres textes majeurs de Freud. Mais Laplanche ne fait pas que lire, il *problématise* la pensée de Freud, il l'examine de manière critique. Les différents chapitres de *Vie et mort* tracent un arc qui, de l'ordre vital dans ses rapports avec la genèse de la sexualité, aboutit à une interrogation sur la fonction de la pulsion de mort dans la structure d'ensemble de l'œuvre de Freud. Laplanche y pose les questions suivantes: Si la psychanalyse freudienne est dans des rapports de contiguïté évidents avec le biologique, s'y réduit-elle pour autant? Si ce n'est pas le cas, comment se découpe alors le champ spécifique de la psychanalyse eu égard à ces notions de base qui travaillent à ses frontières: la vie, la mort?

Ainsi, pour Laplanche, le premier chapitre des *Trois essais* de Freud portant sur les "aberrations sexuelles" démontre le désarrimage de la pensée psychanalytique par rapport à une psychologie de l'adaptation. La pulsion sexuelle n'a que peu ou pas de rapports avec l'instinct de reproduction. Laplanche propose que ce chapitre aurait pu avoir comme sous-titre: "L'instinct perdu." Mais, à travers les aberrations sexuelles, il ne s'agit pas pour Freud de décrire une perte accidentelle de l'instinct. Bien au contraire — Laplanche le montre clairement —, il s'agit de concevoir la sexualité humaine tout entière comme déviante. Le domaine du sexuel est donc, chez l'humain, un domaine lui-même "aberrant" par rapport à un ordre vital bien réglé. C'est l'exception humaine et c'est la spécificité de la psychanalyse que de distinguer son domaine de celui de l'adaptation.

Le concept d'*étagage*, repéré dans le cours des travaux pour le *Vocabulaire*, servira dans un premier temps d'élément de démarcation entre l'ordre vital, adaptatif d'une part et l'ordre sexuel en tant que pulsionnel, d'autre part. Une chose est souvent mal comprise à propos de l'étagage : c'est qu'*il ne sert pas à délimiter le psychique du biologique*. Au contraire, il y a du biologique et du psychique de part et d'autre de la ligne de démarcation que constitue l'étagage. Ainsi, à une époque où la théorie de l'attachement n'avait pas encore la faveur dont elle jouit aujourd'hui, il ne faisait pas de doute pour Laplanche que du côté adaptatif il y a du psychologique à l'œuvre. L'important est de ne pas confondre le psychologique en général avec le psychique tel qu'appréhendé par la psychanalyse. La *réalité psychologique*, est éventuellement réductible au fonctionnement cérébral de l'homme ou de l'animal, tandis que la *réalité psychique* au sens psychanalytique, correspond à une réalité strictement humaine où, comme on le verra, s'impose la primauté de l'autre et de son message véhiculant, parmi ses significations bien formées et à l'insu de l'émetteur, des signifiants énigmatiques qui auront une importance décisive. Cette réalité psychique, que Laplanche finira par nommer "la réalité du message", constituera une troisième catégorie de réalité, celle qui intéresse la psychanalyse en tant que c'est cette sorte de réalité qui a un impact sur la psyché-corps de l'*infans*. Comme on le voit, l'étagage ne signifie fait donc pas du

psychique une désincarnation par rapport au somatique; il ne concerne pas les rapports entre psyché et soma. Il s'agit en fait pour Laplanche d'une première approche pour penser l'émergence de la pulsion (*Trieb*) là où l'éthologie tant animale qu'humaine travaille avec les instincts (*Instinkts*). Laplanche critiquera plus tard lui-même le concept d'étayage et proposera que sa vérité, c'est la séduction. Il reste que l'étude de l'étayage illustre bien de la méthode de travail de Laplanche: c'est un de ces points nodaux qu'il fallait d'abord mettre en lumière chez Freud afin de le soumettre ensuite à la nécessaire critique. C'est un concept, dirions-nous avec Laplanche, à propos duquel il est facile de se fourvoyer (Laplanche, 1993). En attendant, il permet de saisir quelque chose d'important dans la pensée de Freud, c'est-à-dire la délimitation du champ sexuel (au sens psychanalytique) par rapport au domaine du vital, du psychobiologique. Mais délimitation ne signifie pas genèse, et c'est à propos de la genèse que Laplanche sera amené à critiquer le côté "biologisant" de l'étayage et à lui substituer une théorie de la séduction généralisée (voir plus loin).

Cette critique de l'étayage commence dès *Vie et mort en psychanalyse*, dans la discussion du dernier des *Trois essais* freudiens, que Laplanche aurait sous-titré: "L'instinct retrouvé". Car, en tant que mécanisme naturel, l'étayage apparaît bientôt comme donnant prise à une conception du sexuel et de son origine qui pourrait facilement être rabattue sur l'instinctuel dont on vient de le séparer. Laplanche souligne par là l'insuffisance de l'étayage à rendre compte de la genèse du pulsionnel sexuel à partir de l'ordre vital : pris tel quel, l'étayage donne l'impression que la sexualité émerge de l'autoconservation un peu comme la fleur éclôt à partir du bourgeon. Or, l'autoconservation se présente chez l'humain comme gravement insuffisante, insuffisance faisant en sorte que c'est le sexuel qui en prendra le relais. Si étayage il y a, il fonctionne donc dans les deux directions (du vital au sexuel et du sexuel vital), puisque nous voyons maintenant que le sexuel vient suppléer aux défaillances de l'autoconservation. La débilité de l'autoconservation, en effet, nécessite dès le départ l'intervention d'autrui, de l'autre secourable (le *Nebenmensch* invoqué par Freud dans le *Projet*). Cet autre adapte son intervention Cdu mieux qu'il peut aux besoins de l'*infans* en état de *désaide* (*Hilflosigkeit, helplessness*), mais il est en même temps, cet autre, nécessairement porteur d'un inconscient refoulé qui vient en quelque créer une interférence dans la relation vouée à l'adaptation réciproque adulte-enfant. Un "contaminant" sexuel refoulé voyage en passager clandestin sur l'onde porteuse qu'est la relation d'attachement. Si donc étayage il y a, propose Laplanche, ce ne peut-être que comme mécanisme accessoire se produisant à l'occasion de l'intervention de l'autre secourable. D'une simple ligne de démarcation entre l'adaptatif et le pulsionnel (le sexuel), nous passons ainsi à ce que Laplanche appellera plus tard la "situation anthropologique fondamentale", celle dans laquelle se retrouve tout être humain puisqu'il voit le jour dans un univers saturé de signifiants énigmatiques, de messages

compromis, c'est-à-dire compromis par le sexuel refoulé de l'autre, de l'adulte. Le vital est par conséquent toujours déjà recouvert, chez l'humain, par le sexuel. Nous y reviendrons.

Le moi et la pulsion de mort

Nous reparlerons plus loin de la théorie de la séduction généralisée qui commence ainsi à s'esquisser dès cet ouvrage de 1970. Pour le moment soulignons deux autres grands thèmes abordés dans *Vie et mort en psychanalyse*.

Le moi. Après avoir mis en rapport en en contraste le sexuel avec le vital, c'est au tour du moi d'être situé par rapport à ce même ordre vital. Comme c'était déjà évident dans le *Vocabulaire*, le Moi occupe de façon importante la réflexion de Freud et donc aussi le commentaire de Laplanche. Notamment le double statut de la notion de moi: un moi représentant du tout de l'organisme tel que posé devant un monde (moi métaphorique) et un moi comme instance particulière de l'appareil psychique (moi métonymique). Laplanche montre que les deux acceptions du moi sont repérables dès le *Projet de psychologie scientifique* (Freud, 1895). Nous n'allons pas entrer dans le détail de cette discussion sur le moi lui-même, sinon pour souligner que Laplanche poursuit à propos du moi ce qu'il avait commencé à propos du sexuel comme soutien de l'autoconservation défaillante.

Là où l'instinct se montre insuffisant à assurer la survie du petit de l'homme, c'est, comme nous l'avons vu, l'autre secourable, donc l'amour qui prend la relève. L'amour, c'est-à-dire le sexuel en tant que lié au moi. Si donc le moi peut dans un premier temps sembler être le représentant par excellence de l'ordre vital (pensons par exemple au fait que Freud parlait indifféremment de pulsions d'auto-conservation et de pulsions du moi), le voilà cependant carburant à l'amour, donc à la libido. Dans la théorie freudienne considérée dans son ensemble, Laplanche note que *deux* régimes sexuels se distingueront du vital-adaptatif: un régime pulsionnel proprement dit, sorte de corps étranger vécu comme un attaquant interne, et un autre régime représentant l'investissement libidinal "quiescent", selon le mot de Freud. Ce deuxième régime, c'est celui de la la libido narcissique, ciment de la structure relativement stable qu'est le moi. Nous voyons alors le moi non plus rangé, comme l'avait d'abord posé Freud, du côté de l'auto-conservation biologique, de l'ordre vital, mais d'emblée investi de libido, cette libido narcissique — autrement dit, l'amour de soi — constituant le véritable motif de l'autoconservation humaine. Métaphoriquement parlant, donc, le moi se présente sous la forme de l'organisme vivant, au pôle de la vie; mais, pas plus que les pulsions, il ne bourgeonne pas à partir des fonctions biologiques: "il est formé à partir des perceptions, et d'abord à partir de la perception du semblable, et d'autre

part il reprend à son compte, libidinalement, la perception. Je perçois, de même que je mange, “pour l’amour de moi”...” (Laplanche, 1970, p. 128).

La pulsion de mort. Si la question du narcissisme est tellement importante aux yeux de Laplanche, c’est qu’il voit là, plutôt que dans *Au-delà du principe de plaisir*, le véritable grand tournant dans la pensée de Freud. Tournant qui semble avoir été aussitôt refoulé par Freud lui-même quand, après l’introduction du narcissisme, il se met à écrire la série de textes de la *Métapsychologie* sans paraître tenir pleinement compte de l’impact de sa nouvelle théorisation. Or, comme nous venons de voir, posé comme régime quiescent de la libido au sein du moi, le narcissisme indique sous quelle forme le sexuel prend le relais de l’autoconservation pour assurer la survie de l’organisme individuel. Laplanche montre toutefois que se produit à ce sujet un sérieux flottement théorique de la part de Freud. Celui-ci finira en effet par opérer, sous le terme générique de libido, un amalgame entre sexuel pulsionnel, c’est-à-dire l’«attaquant interne», et la libido narcissique: comme on sait, ces deux régimes libidinaux fort contrastés se retrouveront unifiés par Freud sous l’égide d’Éros. Le sexuel est ainsi unifié et lui-même conçu comme essentiellement unificateur (Éros, c’est ce qui crée et multiplie les liens). Est ainsi perdu de vue l’aspect “démonique” que Freud avait jusque là attribué aux pulsions sexuelles. Laplanche propose que c’est cela qui forcera ensuite Freud, toujours mû malgré tout par l’exigence de son objet, à opérer un rééquilibrage conceptuel et à poser en face d’Éros la pulsion de mort. Il s’agit de réintroduire le sexuel “démonique” que la “quiescence” libidinale du narcissisme avait par trop stabilisé. Loin d’être une découverte absolument nouvelle, la pulsion de mort est donc, aux yeux de Laplanche, une re-découverte de ce que Freud avait perdu de vue avec le grand tournant du narcissisme. Faisant équivaloir la pulsion de mort avec le sexuel pulsionnel, Laplanche propose l’appellation “pulsion *sexuelle* de mort”. En effet, il n’y a pour lui aucune raison de suivre Freud dans les spéculations méta-biologiques qui sont les siennes dans *Au-delà du principe de plaisir* (Freud, 1920) puisque, de même que la vie, ou le vital, n’entrent dans le domaine psychanalytique que par dérivation métaphoro-métonymique sous la forme du moi — et qu’il ne s’agit donc plus du vivant qu’étudient les biologistes — de même, avec la pulsion de mort, il n’est pas question de la mort biologique, mais de la déliaison psychique opérée par l’irruption de la pulsion mettant en danger les liaisons opérées par le moi (nous verrons plus loin ce que sont ces liaisons). Comme le titre du livre l’indique bien, il s’agit pour Laplanche de traiter de vie et de mort, non en général, mais... *en psychanalyse*. La “mort” en question désigne en fait un des pôles de la différenciation pouvant être faite au sein du principe de plaisir: Laplanche rappelle que déjà chez Freud celui-ci se dédouble en principe de constance (du côté des pulsions de vie) et principe du zéro ou du nirvâna (du côté de la pulsion de mort).

Séduction, traduction et situation anthropologique fondamentale

À bien y regarder, il existe une profonde solidarité entre toutes les facettes du travail de Laplanche, comme lecteur de Freud, comme théoricien et comme traducteur, et c'est la traduction qui est le fil conducteur. Cela parce que la traduction, dans le cas de Laplanche, intervient non seulement comme travail autour des *Œuvres complètes de Freud* en français, mais aussi comme modèle fondamental de constitution et de fonctionnement de l'appareil psychique et par conséquent comme conception du travail en séance d'analyse. Commençons par lever tout de suite un malentendu possible à propos de ce dernier point. En invoquant la fonction centrale de la traduction dans l'appareil psychique Laplanche ne veut pas dire que dans la séance analytique l'analyste "traduirait" pour l'analysant. Les choses sont un peu plus compliquées et aboutissent en fait à exactement l'inverse de ce que l'on serait porté à croire. Alors, aussi bien suivre pas à pas la pensée de Laplanche à ce sujet.

Il faut d'abord souligner que la pensée métapsychologique de Laplanche est inséparable de ses observations sur la situation analytique et ce qui se passe entre analysant et analyste. Ayant établi, dans *Vie et mort en psychanalyse*, la délimitation nécessaire entre le champ du vital-adaptatif et le champ proprement psychanalytique, soit le champ du pulsionnel-sexuel, Laplanche souligne que cette "découpe" est exactement celle que la méthode analytique ré-instaure à chaque séance d'analyse. En proposant à l'analysant de procéder suivant la méthode des associations libres, en écoutant de son côté avec une attention en égal suspens, en suspendant — selon l'expression de Freud — les "représentations-buts", l'analyste met en effet hors du cadre de la séance tout ce qui relève du discours des intérêts et besoins quotidiens et décante, pour ainsi dire, les scories de l'auto-conservation pour laisser travailler le pulsionnel. Chaque nouvelle séance requiert cette ré-instauration de l'analytique par soustraction du domaine de l'adaptatif. L'opération est moins arbitraire qu'il n'y paraît puisqu'il s'agit, en fait, moins de séparer quoi que ce soit que de rester conséquent avec le fait que, chez l'humain, le sexuel a toujours déjà recouvert le champ de l'adaptatif.

La ré-instauration de l'espace analytique n'est donc pas un forçage, mais une disponibilité à entendre ce qui dans la vie courante passe inaperçu. L'analyste s'autorise ainsi à entendre les dires de l'analysant sur un plan autre que celui des motifs du "sens commun". Pour cela, il doit opérer certains "refusements", expression que Laplanche préfère à "frustration" pour traduire le terme freudien de *Versagungen*. Les *Versagungen* de l'analyste, en effet, ne sont pas à proprement parler des frustrations, dans la mesure où l'analyse se refuse autant à lui même qu'à l'analysant de procéder dans l'ordre du vital ou de l'adaptatif. Et en premier lieu, ce que l'analyste se refuse, c'est de savoir: par exemple, savoir ce qu'est le bien de son patient, savoir d'avance où doit

conduire l'analyse. Il se refuse à proposer, même implicitement, un schème normatif, fût-il "psychanalytique". Dans ce sens, Laplanche récuse les visées adaptatives que pouvait proposer l'*Ego Psychology* et contre lesquelles s'était élevé Lacan dans les années 1950; mais il récuse tout autant la proposition lacanienne selon laquelle le but de l'analyse serait d'amener l'analysant à "assumer sa castration". Pour Laplanche, rester absolument freudien signifie suspendre toute représentation-but, et par conséquent ne pas asservir la démarche analytique à quelque visée préalable que ce soit. En mettant entre parenthèses la visée adaptative et l'inféodation du travail analytique à quelque but pré-défini que ce soit, Laplanche s'appuie tout simplement sur le sens premier du mot "analyse", qui est "décomposition". On voit tout de suite que ce travail de décomposition ne saurait en aucun cas être un travail de traduction, mais bien l'inverse: on pourrait en réalité parler de "dé-traduction". Dé-traduction de quoi? Ici la solidarité entre les divers aspects de l'œuvre de Laplanche commence à devenir encore plus évidente.

Nous disions que la délimitation de la situation analytique opère en pratique la différenciation remarquée, au sein dans la théorie de Freud, entre l'adaptatif (ou l'auto-conservation) et le pulsionnel (sexuel). Mais en quoi cette différenciation est-elle autre chose qu'un effet de la lecture de Freud par Laplanche, un choix opéré par lui? En quoi cela a-t-il un fondement réel?

Ici, il nous faut nous tourner vers ce que Laplanche a appelé la "situation anthropologique fondamentale" déjà brièvement évoquée. Cette situation est celle de l'enfant humain qui vient au monde dans un état de "désaide" (c'est ainsi que Laplanche a proposé de traduire le *Hilflosigkeit* freudien, bien rendu en anglais par *helplessness*), état auquel, dans des circonstances ordinaires, supplée adéquatement la mère ou toute personne qui en tient lieu. L'autoconservation est alors en quelque sorte assurée par l'environnement nourricier au sein duquel opèrent les fonctions, désormais bien documentées, de l'attachement ainsi que des autres fonctions qui contribuent à l'insertion de l'enfant dans la culture d'appartenance. De sorte que, sauf situation catastrophique, ce ne sont pas les besoins d'autoconservation qui posent problème à cet *infans*. Les messages correspondant aux nécessités de l'adaptatives sont facilement "compris" et s'insèrent sans trop de difficultés dans un ajustement réciproque optimal avec l'adulte. Ce qui cependant ne peut pas être compris et intégré harmonieusement dans la structure relationnelle entre l'adulte et l'enfant, c'est un surplus, un excès, un "bruit" dans la communication qui résulte d'une dissymétrie essentielle qui existe entre les deux partenaires, aussi bien "accordés" soient-ils par ailleurs. Cette dissymétrie concerne le sexuel pour lequel l'*infans* ne dispose d'aucun "code" de traduction et d'adaptation.

Un exemple, simple cas particulier d'un processus général, peut être donné à propos de la situation d'allaitement. Si on pouvait mettre des mots (en plus du mamelon!) dans la bouche de

l'infans, ce serait un: "Que me veut ce sein qui s'excite à me nourrir, et qui m'excite sans que je comprenne pourquoi?". Car, note Laplanche, il est tout à fait remarquable que dans la théorie de la relation mère-enfant et dans la théorie des stades libidinaux et des zones érogènes, on n'ait pas tenu compte de ce fait élémentaire que le sein de la mère est lui-même une zone puissamment érogène pour celle-ci ! Certes, ce n'est là qu'un exemple particulier, et on a vite fait de demander: qu'advient-il dans le cas où la mère ne donne que le biberon? On peut répondre en invoquant le déplacement métonymique et la substitution métaphorique sein-biberon, non chez l'enfant, mais dans la psyché de la mère. Celle-ci, peu importe la méthode utilisée, interagit avec un petit sujet qui, par définition, est intimement lié à sa condition d'être sexué, excitant chez elle (comme chez les autres adultes) les désirs libidinaux que seul un refoulement suffisamment efficace atténue de manière opportune.

Précisons tout de suite que le "bruit" dans la communication n'a rien à voir avec les compétences langagières plus ou moins grandes de l'enfant; ce n'est pas non plus un problème de polysémie du langage. C'est avant tout une question liée à l'énigme véhiculée à travers les messages même les mieux formés. L'énigme, c'est précisément celle du sexuel refoulé de l'adulte, même quand, par ailleurs, celui-ci s'occupe le plus normalement du monde de l'enfant. Ce sexuel refoulé ne peut pas ne pas "contaminer", pour ainsi dire, les canaux de communication en véhiculant un sens énigmatique tant pour l'enfant que pour l'adulte lui-même, puisque c'est inconsciemment que l'adulte est la source de cette contagion. Notons également que cela ne signifie pas une transmission de l'inconscient parental à l'inconscient de l'enfant. L'inconscient parental a un impact, sous forme énigmatique, sur l'enfant, mais ne se transvide pas en tant que tel dans sa psyché. L'enfant capte bien cet impact, il en est excité, mais il lui manque les codes par lesquels il serait possible de traduire, de former le sens de cet impact. *L'infans* doit bien pourtant se donner une version de cet impact, mais il ne peut le faire qu'en ratant partiellement, et l'adulte lui-même ne peut ici lui être d'aucun secours puisqu'il ne saurait non plus intégrer cet aspect inconscient de sa communication dans le cadre des soins bien adaptés. Il y a donc inévitablement défaut de traduction, ce qui constitue à proprement parler un refoulement, dans le sens précis que Freud donnait à ce terme dans une lettre à son ami Wilhelm Fliess datée du 6 décembre 1896 (Freud, 1887-1904). Freud y expose une théorie des multiples inscriptions de la mémoire. Entre ces inscriptions, traductions ou transcriptions successives, intervient, écrit-il, un défaut de traduction, ce que nous connaissons cliniquement comme refoulement (p. 265). Laplanche reprend ce modèle et l'applique à la théorie de la séduction que Freud allait abandonner en septembre 1897. Par la combinaison de l'idée de séduction et du mécanisme de traduction, Laplanche parvient ainsi à constituer un modèle de la genèse de l'inconscient strictement fondé sur une lecture critique de Freud.

Le refoulement conçu comme défaut de traduction a par conséquent deux versants: 1- un versant *traductif* par lequel l'enfant se donne, à la mesure de ses moyens, une version de ce qui l'affecte dans la relation dissymétrique avec l'adulte, traduction qui sera versée du côté du moi en formation; 2- un versant proprement *refoulant* où ce qui ne peut être intégré du côté de la traduction est laissé derrière en tant que restes, "épines irritatives" qui continueront à susciter des efforts de traduction dans la psyché de l'enfant; des restes que Laplanche nommera "objets-sources" de la pulsion. On voit donc que pour lui l'enfant humain ne vient pas au monde avec un inconscient refoulé déjà formé et que les pulsions sexuelles ne sont pas non plus d'emblée présentes. Il existe déjà, par contre, un sexuel adulte refoulé dont la manifestation est — dans des circonstances ordinaires — atténuée, "inhibée quant au but", comme disait Freud, mais néanmoins apte à provoquer chez l'enfant la perception d'un signifiant (au sens de "signifier à") qui suscite un effort de traduction, d'intégration. Quelque chose comme une excitation est véhiculée par les interactions avec l'adulte et elle trouble obscurément la relation d'attachement: c'est ce que Laplanche a appelé *implantation* du sexuel dans le "derme" psychobiologique de l'enfant. Implantation inamovible de quelque chose que la psyché de l'enfant tentera désormais de métaboliser au mieux de ses capacités, laissant cependant toujours des résidus inassimilables : des corps étrangers, des attaquants internes résultant de cette implantation opérée à son insu par l'adulte.

De par l'effort même de traduction, et suivant les deux versants du processus de refoulement, la psyché de l'enfant se divise donc en deux aires distinctes. Sur le versant du sens formé (traduit), on a les noyaux du moi en voie d'intégration progressive. (Nous retrouvons ici la conception du moi en tant que liaison, sous l'égide d'Éros - voir plus haut.) Sur le versant des restes intraduits, on a au contraire les "objets-sources" du pulsionnel, désormais installés à demeure dans la psyché de l'enfant. Corps étrangers dont il est impossible de se défaire; sources persistantes d'excitation que réactiveront et intensifieront tous les autres échanges du même ordre qui se produiront avec l'autre humain. Voilà donc qu'à partir de la situation anthropologique fondamentale nous aboutissons à la formation simultanée d'un moi et d'un inconscient sexuel refoulé chez l'*infans*. Un *sexuel* au sens élargi que lui a donné Freud (1905) dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Un inconscient, donc, au sens systémique, c'est-à-dire fait de ces restes inassimilables, résidus des ratages de la traduction des messages de l'autre et échappant, par conséquent, aux lois de la signification courante. Le processus d'implantation ainsi décrit, c'est ce que Laplanche a nommé *séduction généralisée*, résultat inévitable de l'interaction adulte-infans, vu la dissymétrie entre leurs constitutions psychiques respectives.

En abandonnant, en partie pour de bonnes raisons, la théorie de la séduction *en tant que théorie étiologique de l'hystérie*, Freud a abandonné par la même occasion la possibilité d'élaborer une

conception plus générale et foncièrement juste de la naissance de l'inconscient individuel. Cette conception est liée à un fait fondamental que Laplanche, prenant en cela la suite de Lacan, met en évidence: la primauté de l'autre dans la constitution psychique du sujet. À défaut de prendre en compte cette primauté — en tant qu'elle intervient réellement dans la constitution de la structure psychique humaine — la psychanalyse s'est engagée dans ce que Laplanche a appelé une conception "ptoléméique". En effet, de même que le système astronomique de Ptolémée plaçait la terre au centre, de même la psychanalyse, après que la théorie de la séduction eut été abandonnée, s'est recentrée sur le solipsisme d'un sujet qu'il fallait désormais doter, dès la naissance, d'un inconscient et de fantasmes déjà formés et pour ainsi dire en état de marche. Or, malgré ses défauts, la première théorie de la séduction affirmait quelque chose d'essentiel : que le sexuel inconscient vient de l'autre et occupe la place bien avant que ne survienne la sexualité biologique. Certes elle affirmait cela dans un sens qui nous paraît aujourd'hui trop limité, puisque le corollaire était qu'en dehors de la séduction opérée par un adulte pervers il n'y aurait pas de sexualité infantile. Dans ce sens, on s'accorde pour dire que les *Trois essais* de 1905 ont constitué une avancée en affirmant l'existence et le rôle décisif de la sexualité infantile. Ce qu'il y a cependant de critiquable, selon Laplanche, c'est de faire de cette sexualité infantile une constituante naturelle, innée, sans voir en quoi elle répond à la sollicitation effectuée à son insu par l'adulte "tendre", dans le cadre de la relation la plus "normale" qui soit. Il est vrai que dans les *Trois essais* (1905) Freud mentionne le rôle involontairement séducteur de la mère dans le cours des soins corporels de l'enfant, mais cette séduction accidentelle relève de la péripétie et ne rend nullement compte de la séduction comme un fait central et déterminant qui survient dans la situation dissymétrique adulte-*infans*. Freud est ainsi loin de penser la séduction comme fait constituant fondamental.

L'impasse théorique à laquelle a conduit l'abandon de l'ensemble de la théorie la séduction se révèle, pour Laplanche, dans la nécessité éprouvée par Freud de recourir au phylogénétique pour rendre compte des fantasmes inconscients organisateurs. Autre exemple, s'il en faut un, des rééquilibrages que Freud est amené à faire dans sa théorie, mais cette fois du côté d'un "fourvoisement biologisant" (Laplanche, 1993). Le recours au mécanisme de transmission phylogénétique était devenu nécessaire de par la nécessité de résoudre le nouveau problème des origines qui surgissait avec la conception "innéiste" de la sexualité infantile. Une scène "réelle" avait été apparemment abandonnée par Freud (celle de la séduction perverse), du moins en tant que modèle général de l'origine du sexuel infantile; mais la scène fantasmatique qui s'y substituait était elle-même en manque d'explication et de fondement. Une autre scène réelle a donc dû être invoquée, mais cette fois reportée aux temps préhistoriques: les fantasmes originaires devaient en rendre compte en tant qu'héritage phylogénétique.

Quelle réalité?

Nous avons évoqué plus haut un article, devenu un classique, publié par Laplanche et Pontalis (1964) sur le fantasme. Cette étude, mettant en évidence la théorie des fantasmes originaires présente chez Freud mais jamais explicitée auparavant, était déjà l'occasion d'une critique de la position du fantasme, tout particulièrement lorsque conçu comme hérité par phylogénèse. Avec le développement de la théorie de la séduction généralisée, Laplanche en viendra à montrer d'une part ce qu'il appelle l' "exigence" freudienne, c'est-à-dire la poursuite inlassable par Freud d'une réalité solide derrière les faits psychiques (p.ex. réalité de la séduction perverse, puis réalité de faits préhistoriques, objets de transmission phylogénétique), et d'autre part comment la séquence théorique élaborée par Freud reprend la séquence même des événements tels qu'ils se produisent chez l'*infans*. Le "fourvoiement" de Freud est donc lui-même explicable par le mouvement même que suit toute psyché à partir de l'impact de l'autre. Il y a la primauté de l'autre et l'implantation par cet autre des "épines irritatives" à partir desquelles l'enfant humain est obligé de se faire ses propres traductions, opérant par le fait même, comme on l'a vu, une scission psychique originaire, naissance simultanée du moi et de l'inconscient refoulé. Il y a ensuite l'inévitable fermeture "ptoléméique", puisque la naissance du moi et de ses "théories" personnelles successives produites par les efforts de traduction de l'enfant constitueront ce centre subjectif qui, pour se constituer en tant que moi, sera appelé à nécessairement méconnaître la primauté de l'autre. Le mouvement théorique de Freud a donc épousé le mouvement même de l'évolution psychique de l'enfant. Sa théorie se referme elle aussi sur un sujet "auto-centré". Ce qui obligera Freud, qui poursuit néanmoins l'idéal d'un compte rendu scientifique, à devoir reporter l'origine "factuelle" toujours plus loin, jusqu'aux époques préhistoriques de l'humanité.

Laplanche, pour sa part, fait remarquer qu'il n'était nul besoin d'opérer ce grand saut spéculatif vers la phylogénèse. La réalité en question est là sous nos yeux, pour ainsi dire, pour peu qu'on se donne la peine de prendre en considération les éléments de la situation anthropologique fondamentale, certains de ces éléments étant ceux que Freud lui-même avait observés au cours du temps. Parmi eux : la situation de "désaide" (*helplessness, Hilflosigkeit*) de l'*infans* et la nécessaire intervention de l'autre — le *Nebenmensch* du "Projet de psychologie scientifique" (Freud, 1895); le nécessaire "défaut de traduction" qui opère ce que cliniquement nous appelons le refoulement (Freud, 1896) et, *last but not least*, l'invention par Freud de la méthode et du cadre analytique qui reprend, toutes proportions gardées, les éléments de la situation anthropologique fondamentale. Ce que la situation analytique met en place, en effet,

ressemble sous bien des aspects à la situation adulte-infans. Une dissymétrie comparable est créée du fait de l'invitation à associer librement faite à l'analysant qui ne sait pas qu'il sait et qui est en manque de mots (*in-fans* au sens étymologique); qui attribue aussi le savoir à l'analyste (fantasme du "sujet supposé savoir" tel que conçu par Lacan). D'autre part, les "refusements" de l'analyste font de celui-ci un "gardien de l'énigme", reconduisant ainsi pour l'analysant la situation infantile de confrontation à l'énigme de l'autre, cette énigme dont l'analyste est le gardien — non parce qu'il sait, mais parce qu'il se refuse à savoir et s'offre à écouter et à analyser. Est ainsi portée au premier plan de l'effectivité de l'analyse la seule *réalité du message* et sa dimension énigmatique provocatrice du transfert.

Transfert en plein, transfert en creux

La théorie de la séduction généralisée s'avère ainsi, non pas une pure construction théorique, mais un modèle fondé sur la forte correspondance entre la situation analytique et celle du petit humain en termes de situation anthropologique fondamentale, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu, de confrontation aux messages énigmatiques de l'autre humain. Cela conduira Laplanche à un examen rapproché de l'élément décisif de toute analyse, le transfert, au sein duquel il fera des distinctions importantes. Tout d'abord, en toute logique avec sa théorie de la préséance de l'autre, il n'imputera pas le transfert à une sorte de production spontanée de l'analysant, mais posera que le transfert est provoqué par l'analyste (Laplanche, 1991a). "Provoqué", c'est-à-dire ni "causé" ni "suggéré". La provocation en question est involontaire, et elle se produit partout où les éléments de la dissymétrie fondatrice adulte-infans sont réunis, c'est-à-dire partout où opère la part d'énigme du message de l'autre. Si le transfert occupe une place si importante en analyse c'est sans doute parce que, tout d'abord, les psychanalystes — à commencer par Freud — sont ceux qui ont porté attention à ce fait; ensuite parce que ce sont les seuls qui ont compris quel rôle central il joue dans une relation où se formule une demande. Je crois que sur ce sujet Laplanche travaille dans la suite de Lacan et que ses vues convergent sans difficulté avec celles d'Aulagnier (1967) pour qui l'offre précède la demande, que ce soit en analyse ou dans la relation mère-enfant.

Plus important encore, la place centrale du transfert résulte de ce que l'analyste adopte une position et une attitude fondées sur ce qu'on peut appeler une éthique du refusement. En se refusant d'abord à lui-même de savoir, l'analyste, selon Laplanche, offre à l'analysant un espace, un "creux" dans lequel celui-ci pourra déposer soit "un plein" soit un autre "creux". Laplanche distingue ainsi deux modalités du transfert. Un transfert en plein : "c'est la répétition positive des comportements, des relations, des imagos infantiles" (Laplanche, 1987, p. 157); c'est le transfert

décrit habituellement en tant que répétition des situations archaïques. Un transfert en creux: "... c'est aussi une répétition, mais où la relation infantile répétée retrouve son caractère énigmatique..." (*Ibid.*) Laplanche s'empresse de souligner que les deux modalités du transfert coexistent inévitablement, mais si n'existait que le transfert en plein, la simple répétition, on ne voit pas comment on en sortirait. Alors que le transfert en creux "c'est la remise en jeu, en interrogation et en élaboration des messages énigmatiques de l'enfance et ceci grâce à la situation elle-même, qui favorise ce retour et cette réélaboration de l'énigmatique." (*Ibid.*) On voit ici, sous un autre angle, en quoi la situation analytique est une ré-instauration, mais cette fois non seulement en tant qu'exclusion de la dimension adaptative, comme Laplanche le théorisait dans *Vie et Mort en psychanalyse*, mais surtout en tant que reprise de la situation anthropologique fondamentale. Cette situation confronte l'analysant à l'énigme de l'autre ici incarné par l'analyste, et lui laisse, tout comme c'était le cas pour l'*infans*, le creux, l'espace disponible pour y produire de nouvelles traductions de cette énigme, sans quoi il serait condamné à la seule reconduction du même.

Le "creux" offert par l'analyste, nous l'avons rapproché d'une position et attitude éthique de l'analyste en ce que celui-ci est le gardien de l'énigme. "C'est le maintien [de la part de l'analyste-NDLA] de la dimension de l'altérité intérieure qui permet l'instauration de l'altérité dans le transfert", indique Laplanche. Il donne ainsi substance et profondeur à la notion de "neutralité" de l'analyste, ce que j'ai proposé de rapprocher d'une "passivité" inhérente à l'écoute analytique, c'est-à-dire une disponibilité offerte à l'autre, semblable à celle pensée par le philosophe Emmanuel Levinas ou encore à la "passibilité" telle que formulée par Lyotard (Scarfone, 2010). Disposition particulièrement intéressante en ce qu'elle demande de la part de l'analyste, dans son offre d'un "creux", le respect de sa propre énigme et s'avère par conséquent en totale congruence avec la situation anthropologique fondamentale: l'énigme de l'analyste place l'analysant dans une position analogue à celle de l'*infans* et l'analyste comme analogue de l'adulte-séducteur. Dans ce sens, la situation analytique est par elle-même, et inévitablement, une situation de séduction.

J'ai beaucoup cité cet article de Laplanche parce qu'il me semble une des meilleures illustrations de ce que la théorie de la séduction apporte à la pratique analytique et montre aussi combien la théorie de la séduction généralisée a pour point de départ la pratique analytique elle-même. Laplanche apparaît en fait dans la pleine continuité de Freud qui conjugue en un seul mouvement de la pensée les aspects métapsychologiques, cliniques et anthropologiques. Devant renoncer, pour des raisons d'espace, à explorer cet aspect de la pensée laplanchienne, contentons-nous de signaler que pour Laplanche la psychanalyse est chez elle dans au moins quatre lieux de l'expérience ou domaines de la pratique: 1- la pratique en séance, évidemment,

mais aussi 2- la pratique de la “psychanalyse hors-les-murs”, que Laplanche préférait appeler ainsi plutôt que “psychanalyse appliquée”, lorsqu’elle se porte au-devant des phénomènes culturels; 3- l’histoire de la psychanalyse; 4- la théorie elle-même, comme lieu et objet d’expérience, ce qui suppose “évidemment [de] refuser à la théorie tout statut qui serait définitivement à part, soit comme outil (outil conceptuel, dit-on parfois: elle doit servir à quelque chose), soit au contraire comme superstructure plus ou moins inutile.” (1987, p. 16.)

En fait, Laplanche a une conception que l’on pourrait dire très “incarnée” de la théorie. Il montre que divers niveaux de théorisation agissent en l’humain, en tant que celui-ci se distingue de tout autre animal par le fait d’être précisément *auto-théorisant*. Ainsi, le patient en analyse est porteur de théories au sujet de sa vie, de son histoire, de ce qui l’assaille (théories sexuelles infantiles, fantasmes, voire délires), théories que l’analyse saura mettre en lumière et... analyser, c’est-à-dire “dé-traduire”, puisque ces théories résultent des traductions que le sujet aura fait au cours de son enfance (et du reste de sa vie) à partir de sa confrontation aux énigmes de l’autre. N’oublions pas, en effet, que l’enfant est un investigateur et un théoricien qui construit des théories sexuelles infantiles pour tenter de donner une version acceptable des énigmes sexuelles auxquelles il est confronté. Ces constructions théoriques constituent en même temps l’armature du moi du sujet et sont les organisateurs de son expérience vécue, de sa vie psychique. Mais, *mutatis mutandis*, il en va de même pour le théoricien “patenté”, c’est-à-dire pour le chercheur: “toute vraie théorisation est une expérience qui nécessairement engage le chercheur” (*Ibid.*) Laplanche précise à ce propos que son modèle n’est nul autre que Freud, et il évoque ses textes majeurs en demandant: “comment aborder ces monuments théoriques sinon comme des exercices où se vit l’analyse ?” C’est d’ailleurs ce qui autorise Laplanche à exercer lui-même sa pratique théorique sur les textes freudiens, dans la mesure où ceux-ci ne sont pas une superstructure, un décor ou un simple outil, mais des lieux de l’expérience: “Expériences elles-mêmes à analyser, à pousser encore plus loin que Freud ne le fait, à pousser dans leurs retranchements, quitte, par là, à les voir se disloquer, se décomposer, se recomposer.” (*Ibid.*) La pratique théorique est donc tout à fait comparable au travail en séance: l’analyste reste analyste dans toutes les situations où la psychanalyse est justifiée d’œuvrer, bien que certains mouvements puissent emprunter des directions différentes.

C’est le cas dans la séance analytique elle-même, où le modèle de la traduction assigne des rôles bien précis: c’est l’analysant qui est le traducteur, d’abord parce qu’il vient en analyse porteur des traductions déjà effectuées tout au long de sa vie, traductions qu’il s’agit justement d’analyser, donc de décomposer. Ensuite parce qu’à partir de la décomposition analytique, c’est toujours l’analysant qui opérera de nouvelles traductions. L’analyste lui, ne travaille en principe que du côté de la dé-traduction.

Cette conception du travail en séance permet à Laplanche d'intervenir avec une certaine élégance dans le débat pérenne à propos de psychanalyse et psychothérapie. À contre-courant de toutes les positions qui tendent ou bien à radicaliser les différences ou bien à dire que c'est une seule et même chose, Laplanche fait remarquer que dans tout traitement analytique l'analyste fait un travail... d'analyse, et que *le patient est le psychothérapeute*, puisque c'est lui qui re-compose: "*Le seul psychothérapeute est notre «patient» et plus généralement tout être humain qui se constitue dès ses premiers jours comme sujet d'une histoire en se temporalisant, en mémorisant, en «écrivain» ou réécrivant son histoire de façon plus ou moins cohérente.*" (Laplanche, 2006, p. 271, italiques dans l'original). Il y a donc, à l'intérieur d'une séance et d'une cure, en particulier dans une analyse de névrose, à la fois psychanalyse et psychothérapie, celle-ci correspondant à ce que Freud nommait "synthèse" et dont il disait que l'analyste n'avait pas à s'en occuper puisque le patient la faisait spontanément. La plupart du temps, d'ailleurs, c'est l'aspect psychothérapie qui occupe le devant de la scène, entrecoupé de moments proprement analytiques. Entre psychanalyse et psychothérapie, il n'y a donc pas vraiment à choisir: si l'analyste analyse avec méthode, la re-traduction psychothérapique — œuvre du patient — suivra nécessairement les moments de dé-traduction analytique. Bien entendu, il faut être capable de déterminer jusqu'à quel point il est licite, avec les psychoses par exemple, de procéder à un véritable travail de déliaison analytique plutôt que d'assister le patient dans le travail de psychothérapie.: "Ici la perspective change radicalement, écrit Laplanche: le psychothérapeute est convié, semble-t-il, à participer « créativement » à la construction en apportant ses schémas, voire ses propres matériaux." (*Op.cit*, p. 273)

Séduction et psychopathologie

La première théorie freudienne de la séduction était une théorie étiologique de l'hystérie et décrivait donc un mécanisme essentiellement psychopathologique. En généralisant la théorie de la séduction, Laplanche décrit non plus la formation d'une névrose, mais la constitution de la topique psychique elle-même. Le processus d'implantation puis de traduction (avec son échec inévitable) décrit en fait le mouvement de refoulement originaire par lequel se différencient le moi et l'inconscient et s'amorce la différenciation ultérieure de l'appareil psychique sans égard à la pathologie. L'impact traumatique *a minima* de l'implantation du sexuel (ou, comme Laplanche le proposera vers la fin de sa vie, du *sexual*) ne spécifie aucune forme pathologique particulière: c'est un trauma que l'on pourrait dire "structurant" dans la mesure où, comme nous venons de le voir, il provoque la différenciation psychique. Pour penser un destin pathogène de la séduction il

fallait donc décrire une variante de celle-ci, capable de rendre compte d'un effet traumatique non plus structurant, mais paralysant l'élaboration et la différenciation.

C'est ce que Laplanche va introduire sous le nom d'*intromission* par contraste avec l'implantation: « L'implantation est un procès commun, quotidien, normal ou névrotique. À côté de lui, comme sa variante violente, il faut faire place à l'*intromission*. Alors que l'implantation permet à l'individu une reprise active, avec sa double face traductive-refoulante, il faut tenter de concevoir un processus qui fait obstacle à cette reprise, court-circuite les différenciations des instances en voie de formation, et met à l'intérieur un élément rebelle à toute métabole. » (1990, p. 358). L'intromission est ainsi la variante violente de l'implantation. Là où la séduction ordinaire implante ses signifiants énigmatiques dans le “derme psychophysiologique” et se réfère ainsi à la surface du corps, à la périphérie perceptive de l'*infans*, l'intromission “est dans une relation majeure avec l'analité et l'oralité.” (*Ibid.*) En mettant à l'intérieur des éléments “rebelles à toute métabole”, donc foncièrement intraduisibles, l'intromission opère une sorte de piratage, paralysant l'appareil traductif lui-même et y constituant des enclaves qui grèveront le développement psychique du sujet. Cette intrusion grossière de la part de l'adulte se substitue à ce qui ne devait être qu'une sorte de “proposition” quoiqu'inconsciente. On peut parler ici de séduction perverse même lorsque, au plan manifeste, il n'y a pas de comportements sexuels en tant que tels. On voit dès lors comment les problématiques limites, les organisations en faux-self, les situations gelées, les échecs de la mentalisation, ainsi que certains états psychotiques, peuvent être pensés en fonction de la théorie de la séduction. Notons toutefois que cette conception de la variante violente de l'implantation, qui nous apparaît essentiellement pathogène, n'est pas en rupture totale avec la fonction ordinaire qu'opère la séduction. Un analogue de cette violence se manifeste inévitablement dans la structuration normale et a pour résultat la constitution du surmoi: « Je ne doute pas, écrit Laplanche, qu'un processus apparenté à l'intromission joue aussi son rôle dans la formation du surmoi, corps étranger interne non métabolisable. » (*Ibid.*)

Temporalité, deuil et élaboration de l'énigme

Une dimension essentielle de la pensée de Laplanche découle automatiquement de la théorie de la traduction: c'est celle de la temporalité en après-coup. Nous avons vu comment le refoulement originaire, conçu comme échec de la traduction des signifiants énigmatiques, laisse comme reste non-traduit ce que Laplanche appelle les “objets-sources” de la pulsion et qui ne seront pas des résidus inertes. La nature pulsionnelle de ces restes signifie qu'ils exercent constamment une incitation à la traduction, ou à la dé-traduction/re-traduction des traductions préalables. Or c'est dans ces termes et suivant ce modèle traductif que l'on peut le mieux

comprendre l'épisode princeps par lequel Freud a voulu illustrer la temporalité en après-coup dans son *Projet de psychologie* (Freud, 1895). La jeune femme de 13 ans, désormais pubère, développe en effet sa phobie des magasins du fait de la re-signification qu'elle est maintenant capable d'opérer au sujet de l'épisode vécu cinq ans plus tôt. Cette nouvelle traduction exerce un effet rétroactif faisant en sorte que les deux expériences vécues — toutes deux survenues dans une boutique mais n'ayant par elles-mêmes aucun poids traumatique suffisant — deviennent pathogènes par le lien traductif qui les unit: à treize ans, le jeune femme a maintenant la capacité d'attribuer *après-coup* toute la signification sexuelle de la manœuvre du marchand de bonbons de ses huit ans. L'après-coup traumatique donne donc toute la force pulsionnelle aux signifiants qui étaient restés en suspens lors du "coup" antérieur et met en branle par le fait-même les manœuvres défensives du moi de la jeune femme qui développe ainsi une phobie pour parer à la signification sexuelle désormais associée à son désir d' "entrer dans un magasin". Cette signification est maintenant un "attaquant interne" que les défenses du moi de la jeune femme tentent de remettre à l'extérieur par le mécanisme de la projection phobogène.

La théorie de la séduction généralisée et la notion de message à traduire, intimement associés à la temporalité en après-coup, apportent par ailleurs une lumière nouvelle à la compréhension des mécanismes du deuil. On se souviendra que dans "Deuil et mélancolie" Freud se servait du deuil comme modèle normal lui permettant de mieux comprendre la dépression mélancolique, mais que selon lui le travail du deuil lui-même n'avait pas besoin d'explication, pensant que dans le deuil "rien de ce qui concerne la perte n'est inconscient" (Freud, 1917, p. 266). À d'autres endroits, Freud déclarera pourtant que le deuil demeure une grande énigme et qu'il reste à en expliquer la nature douloureuse: "Mais pourquoi ce détachement de la libido d'avec ses objets devrait-il être un processus si douloureux, nous ne le comprenons pas [...] Nous voyons seulement que la libido se cramponne à ses objets et ne veut pas abandonner ceux qui sont perdus, même lorsque le substitut se trouve disponible." écrit Freud (1916, p. 327). Là-dessus, le commentaire de Laplanche s'ouvre par cette remarque: "Scandale pour un réaliste, pour qui les morts sont bien morts." (Laplanche 1991, p. 377.) Il montre ensuite en quoi le travail de deuil porte précisément sur le *message* de l'autre, du mort. Celui-ci est disparu, mais son message reste et si l'on cherche à déterminer la nature des liens libidinaux que le deuil est appelé à dé-tisser, on trouvera essentiellement ceci, que pour la personne portant le deuil le "message [du disparu] n'a jamais été suffisamment compris, jamais suffisamment entendu. Il n'est guère de deuil sans la question : que dirait-il? qu'aurait-il dit? sans le regret ou le remords de n'avoir pas suffisamment pu dialoguer, entendre ce que l'autre avait à dire." (p. 379)

On voit donc comment la théorie de la séduction et le modèle de la traduction, toujours intimement liés, permettent à Laplanche une lecture de Freud permettant de faire avancer la

pensée de celui-ci. Dans le cas présent, c'est la nature de la réalité des liens libidinaux qui reçoit un éclairage tel qu'il permet de comprendre plus avant ce qui se passe dans le travail du deuil, travail que l'on s'entend généralement à considérer comme le prototype de tout travail d'élaboration psychique. Le deuil demande du temps et c'est un processus douloureux parce qu'il concerne l'ensemble des liens tissés avec l'objet perdu, liens communicationnels porteurs du message de l'autre, message chargé de significations "à traduire"; traduction nécessaire parce que la charge du message est ce qui se noue à travers les rapports tendres, affectueux, d'attachement, mais parfois aussi à travers la passion et la violence. Quelle que soit la charge affective, c'est en tant que message que le lien peut perdurer au-delà de la mort, de la disparition de l'objet, de l'autre. Message qui demeure incomplètement traduit parce que l'objet perdu lui-même en était l'émetteur en grande partie inconscient de la part énigmatique de ses messages : l'énigme, explique Laplanche, est énigme pour l'émetteur lui-même.

Le refoulement et le *sexual*

Dans une graphie qui ne frappera que les lecteurs francophones, Laplanche a, dans les dernières années de sa vie, proposé d'utiliser le terme "sexual" (avec un "a") pour désigner le sexuel dont traite la psychanalyse. Le *sexual*, c'est le sexuel infantile polymorphe dont Laplanche considère que c'est une des grandes découvertes de Freud. C'est le sexuel pré-génital, à ne pas confondre avec le sexuel en général, encore moins avec la sexualité en tant que répertoire de comportements sexuels évolutifs. Avec cette orthographe particulière Laplanche entendait donc éviter tout malentendu à propos de ce dont il est question quand on parle de ce qui est refoulé. Nous avons vu que le refoulement s'inscrit comme un des versants de la fonction de traduction que le sujet humain déploie face à la part énigmatique du message de l'autre, et que toute traduction comporte une part de réussite et une part d'échec; échec de traduction que Freud lui-même avait conçu comme constituant le refoulement. Or, si l'on tient fermement cette ligne de pensée, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi le *sexual*, c'est-à-dire le sexuel infantile, est nécessairement frappé de refoulement. Du message de l'autre adulte, transportant comme une sorte de passager clandestin l'énigme du sexuel, une part échouera à s'inscrire en plein dans la psyché enfantine du fait du décalage propre à la situation anthropologique fondamentale (voir plus haut). Et c'est le "creux" de cette énigme qui constitue l'implant, le "corps étranger interne" qu'est le *sexual*. Le refoulement n'est donc pas un mécanisme *ad hoc* qu'on appliquerait à un contenu sexuel. Refoulement et *sexual* ont d'emblée la partie liée, puisque c'est la traduction-refoulement qui crée le *sexual*.

Il nous faudrait ici faire un long détour, impossible dans le cadre de cette brève présentation, pour expliquer la position originale de Laplanche lorsque, avec le concept de *sexual*, il intervient dans le débat à propos du *genre* (Laplanche, 2003). Mentionnons seulement que pour Laplanche, le genre correspond à une assignation, c'est-à-dire à une identification primaire où l'enfant ne s'identifie pas, mais *est identifié* par l'adulte. Dans un deuxième temps, la découverte de la dualité sexuelle impose à l'enfant d'interpréter (de traduire) la signification de cette assignation en fonction du code binaire de la logique phallique: présence/absence, +/- , 1/0. C'est de cette traduction (que nous savons être tout à la fois refoulante) que résulte le *sexual* en tant que "refoulement-symbolisation du genre par le sexe" (2003, p. 153). En élaborant à partir de ce qui lui est assigné comme genre (et qui peut-être multiple, polymorphe), et en fonction du constat de la différence sexuelle, l'enfant "crée" le sexuel infantile en tant que résidu de ce qui n'aura pu être symbolisé. Ce *sexual* interviendra de diverses façons dans le cours de l'enfance du sujet, lorsque se constitueront les configurations psychiques propres aux aléas de l'existence de chacun. Celles-ci prendront des valeurs plus ou moins pathogènes selon la prépondérance ou non de l'intromission par rapport à l'implantation plus ordinaire du sexuel.

Comme on peut le voir, l'élaboration théorique de Laplanche procède pas à pas, avec méthode, dans son retour sur Freud, mais sans craindre d'affronter de nouveaux problèmes, quitte à s'enrichir au passage de ce que les questions venant d'autres domaines (ici les *gender studies*). Dans le même ordre d'idées, il y aurait lieu de montrer (mais nous ne pourrions le faire ici) comment Laplanche intervient en position tierce dans ce qui est pour lui un faux débat, ou en tout cas un débat faussé, entre les tenants de la position dite solipsiste et ceux de la psychanalyse dite relationnelle ou intersubjective. Dans un sens, la psychanalyse abordée avec les instruments de pensée légués par Laplanche, est d'emblée relationnelle puisqu'elle tient fondamentalement compte de ce qui vient de l'autre; mais elle ne verse par pour autant dans l'intersubjectivisme puisqu'elle tient pour essentielle, voire fondatrice, l'inévitable dissymétrie adulte-*infans* qui est reconduite, toutes proportions gardées, dans la dissymétrie analyste-analysant. En ce qui concerne la position "solipsiste", nous avons vu que pour Laplanche la fermeture "ptoléméïque" de la théorie freudienne était une reprise de la nécessaire fermeture subjective de l'enfant lorsqu'il commence à se penser en tant que "moi". Seulement voilà, cette fermeture est ce que l'analyse, si elle veut être conséquente, est précisément appelée à rouvrir. Ouverture et fermeture sont des moments d'une situation anthropologique qui, de sa structure d'origine, est appelée à évoluer. La fermeture "ptoléméïque" une fois constatée n'annule pas le fait de la primauté de l'autre; il reste que sans cette fermeture, il n'y aurait rien à analyser...

Le message de Laplanche

Lorsque Laplanche a publié *Nouveaux fondements pour la psychanalyse* (1987) il a tenu à souligner “nouveaux fondements” et non “nouvelle psychanalyse”. Laplanche ne tenait nullement à fonder une nouvelle école. Pour lui, la psychanalyse est avant tout une procédure inventée par Freud qui a ainsi ouvert un nouveau domaine de connaissance (Laplanche, 2006a, p. 260). Ce domaine, il faut le parcourir en tout sens pour y repérer ce qui nécessite critique, voire reprise “en sous-œuvre”, pour lui donner des bases épistémologiques plus solides, et c’est ce qu’il a fait toute sa vie d’analyste. Cette façon de faire confiance à Freud, c’est-à-dire de penser que l’édifice central tiendrait bon malgré les coups de “pic” qu’il pourrait lui asséner, c’est sa façon de nous léguer une psychanalyse plus vivante et plus en mesure d’affronter de nouvelles questions.

La pratique de Laplanche, la mise en application des trois grandes composantes de son œuvre psychanalytique (méthode [freudienne] de lecture de Freud; théorie et pratique de la traduction; théorie de la séduction généralisée) font en sorte que, en opérant sur les deux premiers registres, Laplanche est aussi un “traducteur”— à la manière de tout sujet situé au pôle récepteur d’un message énigmatique — qui se met à son tour en quête de l’objet sur la piste duquel s’était mis Freud et qu’il a poursuivi toute sa vie. Dans ce sens, il va de soi que l’œuvre de Laplanche n’est pas une œuvre de clôture et qu’il nous laisse, insérés dans ses “messages théoriques”, bien des signifiants auxquels il nous revient de nous attaquer pour tenter de les mieux traduire. Le transfert de Laplanche sur l’œuvre de Freud se transfère à son tour, et nous voici invités à prendre à notre charge, si nous le voulons bien, cette transcendance du transfert, ce passage du “témoin” (au sens de la course à relais), pour tenter de remettre non seulement Freud, mais Laplanche lui-même au travail. C’est sans aucun doute la meilleure façon de lui rendre hommage.

Bibliographie

Aulagnier, P. (1967) “Demande et identification” in *Un interprète en quête de sens*, Paris, Rivages, 1984 (repris dans Petite bibliothèque Payot).

Freud, S. (1887-1904) *Lettres à Wilhelm Fliess*, (trad. de l’allemand par Françoise Kahn et François Robert), Paris, Presses Universitaires de France, 2006.

— (1905) *Trois essais sur la théorie sexuelle*, in *Œuvres complètes de Freud, Vol. VI*, Paris, Presses Universitaires de France.

— (1916) “Passagèreté” in *Œuvres complètes de Freud, Vol. XIII*, Paris, Presses Universitaires de France.

— (1917) “Deuil et mélancolie” in *Œuvres complètes de Freud, Vol. XIII*, Paris, Presses Universitaires de France.

Laplanche, J. (1961) *Hölderlin et la question du père*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. “Quadrige”, 1984.

—(1968) “Interpréter [avec] Freud”, *L’Arc*, vol. 34, p. 37-46 — repris in Laplanche (1997) *Le primat de l’autre en psychanalyse, op. cit.*, p. 21-36).

— (1970) *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion, Coll. “Champs”, 1989.

Laplanche, J. (1980 à 1992) *Problématiques I à VII*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. “Quadrige”.

Vol. I- L’angoisse (1970-1973);

Vol. II- Castrations-Symbolisations (1973-1975);

Vol. III- La Sublimation (1975-1977);

Vol. IV- L’inconscient et le ça (1977-1979);

Vol. V- Le baquet- Transcendance du transfert (1979-1984);

Vol. VI- L’après-coup (1990-1991)

Vol. VII- Le fourvoisement biologisant de la sexualité chez Freud - Biologisme et biologie. (1991-1992).

— (1987) *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France.

— (1990) “Implantation, intromission”, in *Le primat de l’autre en psychanalyse, op. cit.* p. 355-358.

— (1991) “Le temps et l’autre”, in *Le primat de l’autre en psychanalyse, op. cit.* p. 359-384.

— (1991a) “Du transfert: sa provocation par l’analyste”, in *Le primat de l’autre en psychanalyse, op. cit.* p. 417-437.

— (1993) *Le fourvoisement biologisant de la sexualité chez Freud*, Synthélabo, Coll. "Les empêcheurs de penser en rond".

— (1997) *Le primat de l’autre en psychanalyse*, (Textes 1967-1991) Paris, Flammarion, Coll. “Champs” (Précédemment paru en 1992 sous le titre *La révolution copernicienne inachevée*, Paris, Aubier.)

— (1997a) “La psychanalyse: mythes et théorie” in *Entre séduction et inspiration: l’homme, Op. Cit.* P. 263-292.

— (1999) *Entre séduction et inspiration: l’homme*, (Textes 1992-1998), Paris, Presses Universitaires de France, coll. “Quadrige”.

— (2003) “Le genre, le sexe, le sexual”, in *Sexual. La sexualité élargie au sens freudien., Op. Cit.*, p. 153-193.

— (2006) *Sexual. La sexualité élargie au sens freudien. Textes 2000-2006.* Paris, Presses Universitaires de France, Coll. “Quadrige”.

— (2006a) “Freud et la philosophie”, in *Sexual. La sexualité élargie au sens freudien. Op. cit.* p. 257-263.

Laplanche, J. et Pontalis J.-B. (1964) *Fantasme originaire, fantasmes des origines, origines du fantasme*, réimpression: Paris, Hachette, textes du XX^e Siècle, 1985.

— (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France.

— (1985) "Post-scriptum" in *Fantasme originaire, fantasmes des origines, origines du fantasme, op. cit.*

Scarfone, D. (1997) *Jean Laplanche*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. "Psychanalystes d'aujourd'hui".

— (2010), "In the Hollow of Transference. The Analyst Between Activity and Passivity", *Sitegeist, a Journal of Psychoanalysis and Philosophy*, n° 4, Spring 2010, p. 7-20.

Résumé

L'auteur propose une introduction à l'œuvre de Jean Laplanche, penseur de la psychanalyse bien connu récemment décédé. Il fait ressortir ce qu'il considère les trois axes principaux de son œuvre, soit une méthode critique de lecture de Freud, un modèle traductif du fonctionnement psychique et la théorie de la séduction généralisée. Cette dernière, loin d'être une superstructure abstraite, est solidement enracinée dans la situation analytique et s'illustre particulièrement dans la provocation du transfert de l'analysant. La situation analytique est ainsi une reprise et une réouverture de la "situation anthropologique fondamentale" qui, selon Laplanche, concerne tout petit humain naissant dans un mode où il est exposé aux messages énigmatiques et "compromis" de l'autre adulte. L'analysant se voit ainsi offrir, grâce à la dé-traduction analytique, la possibilité d'opérer de nouvelles traductions de l'énigme de l'autre, traductions ou symbolisations plus englobantes et moins rigides que les traductions antérieures. Ce modèle concilie au passage l'aspect proprement analytique et l'aspect psychothérapeutique de la cure.

Mots-clés

Jean Laplanche, théorie de la séduction généralisée, traduction, lecture de Freud, méthode, transfert, psychothérapie, sexuel infantile, *sexual*.